©BEYA asbl. Tous droits réservés.

Hans van Kasteel

VIE ET ŒUVRES D'HOMÈRE

Il est plus aisé d'identifier la mère d'Homère que son père ; et pour cause, comme nous le verrons bientôt. Nous parlerons donc d'abord de l'ascendance maternelle du poète.

À une date difficile à déterminer, dont nous discuterons plus tard, des Grecs venaient de partout, entre autres d'Athènes, pour habiter la ville de Cyme, fraîchement fondée en Éolie, sur la côte occidentale de l'Asie mineure (la Turquie actuelle)[1]. Parmi ceux issus de Magnésie, presqu'île de la Thessalie, au nord-est de la Grèce, figurait un certain Mélanopos, fils d'Ithagène, petit-fils de Créthon, un homme de condition modeste. Peu après son arrivée à Cyme, il épouse la fille d'un nommé Omyrès. Le couple a une fille que presque toutes les sources s'accordent à appeler Créthéis

1. Les anciens Grecs ont colonisé toute cette côte durant des siècles, du nord au sud. La partie septentrionale s'appelait l'*Éolie*. Le golfe de l'Hermos (aujourd'hui le Sarabad) la séparait de l'*Ionie* située plus au sud. On compte parmi les cités ioniennes Éphèse et Milet, ainsi qu'Halicarnasse, berceau d'Hérodote, « le père de l'histoire ». Il ne faut pas confondre la Cyme éolienne (aujourd'hui Sandili) avec deux autres villes du même nom, l'une sur l'île d'Eubée, en face du continent grec, et l'autre (Cumes) en Italie, près de Naples, où vivait la célèbre sibylle de Cumes.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

(ou Crithéis) ; quelques auteurs la nomment Hyrnétho ou Thémistès.

Aristote, par contre, déclare que Créthéis est originaire d'Ios, une des nombreuses petites îles de la mer Égée. L'oracle de Delphes le confirma lorsque Homère, devenu adulte, voulut connaître ses propres origines.

À la mort de ses parents, Créthéis, toute jeune encore, est confiée à un ami de Mélanopos, Cléanax d'Argos, également venu s'installer à Cyme. Cette nouvelle garde n'empêche pas la fille d'avoir des rapports secrets avec un anonyme et de tomber enceinte. Embarrassé, Cléanax cherche à éloigner Créthéis de la ville.

À cette époque, les habitants de Cyme colonisaient à leur tour le golfe de l'Hermos et y fondaient la ville de Smyrne, aujourd'hui Ismir. Cléanax y loge Créthéis chez un ami, le Béotien Isménias. La jeune fille a dix-huit ans quand, s'étant rendue avec d'autres femmes à une fête, ou bien aux lavoirs, elle est saisie par les contractions. C'est au bord du fleuve Mélès qu'elle met au monde un petit garçon appelé dès lors Mélésigène, « né du Mélès », plus rarement Mélésagoras, Mélésianax, ou simplement Mélès, voire Altès, qui héritera plus tard du nom d'Homère.

Les circonstances mystérieuses dans lesquelles le futur poète a été engendré peuvent expliquer les nombreuses hypothèses sur l'identité du père. L'oracle même, interrogé par Homère sur la provenance de ses parents, ne dit rien sur celle de son père.

Les uns voient dans le nom Mélésigène une indication suffisamment claire pour appeler Mélès le père humain du poète.

Dans d'autres sources, on identifie le père à Méon, et les circonstances de la conception sont un peu différentes. Avant sa mort, le père de Créthéis, appelé non Mélanopos, mais Apellès (Apellis ou Apellaios) fils de Mélanopos, confie sa fille à son frère Méon, lui aussi habitant de Cyme. Ce dernier viole sa nièce, puis la donne en mariage à un habitant de Smyrne.

Il existe une généalogie détaillée d'Apellès et de Méon. La lignée remonte au dieu de la poésie, Apollon en personne, père de l'aède Linos par Thoosa, fille de Poséidon. Linos engendre Piéros, dont le nom n'est pas moins lié à la poésie, les Muses étant appelées « Piérides ». Piéros engendre Éagre, père du mythique Orphée dont la mère n'est autre que Calliope, Muse de la poésie épique.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

Par ces quelques ancêtres s'expliquerait déjà le talent poétique d'Homère. Certains auteurs situent également le poète Musée dans l'ascendance d'Homère : il lui serait antérieur de dix générations[2]. Parmi les noms suivants, plusieurs ne sont pas moins évocateurs : Orphée engendre Drès (ou Dorion) ; Drès, Eucléès ; Eucléès, Idmonidès, « Fils de la science » (ou Harmonidès, « Fils de l'harmonie ») ; Idmonidès, Philoterpès ; Philoterpès, Euphème (ou Chariphème), le « Beau parleur », décrit comme fondateur de Cyme[3] ; Euphème, Épiphradès ; Épiphradès, Mélanopos ; Mélanopos, Apellès ; Apellès, Méon. Les trois derniers noms nous sont déjà connus ; cette fois, Méon n'est plus le frère mais le fils d'Apellès.

Pour ne rien simplifier, Méon passe encore pour être non l'oncle qui a violé Créthéis, mais son père même ; et Créthéis se serait bien unie à Mélès. Au lieu de père d'Homère, Méon devient ici le grand-père du poète.

Selon une autre source, Méon n'est que le père adoptif du poète : la fille déjà enceinte s'était fait enlever par des pirates qui l'offrirent à Méon, roi des Lydiens séjournant alors à Smyrne ; amoureux, il épousa la jeune fille et adopta l'enfant qui vit le jour au bord du Mélès. Le nom grec Μαίων, du reste, signifie « Méonien», c'est-à-dire Lydien ; l'arrière-pays de Smyrne est précisément la Lydie[4].

Citons encore quelques noms attribués au père d'Homère : Thamyras ou Thamyris, qui est aussi celui d'un chantre thrace ; Damasagoras[5] ; Daémon, un marchand dont on ne sait rien d'autre.

Ce dernier nom s'inscrit peut-être dans le cadre de la généalogie divine du poète, dont nous avons déjà vu quelques échan-

2. Ce Musée (Μουσαῖος) est parfois assimilé à Moïse (Μώυσος), *cf.* Eusèbe, *Préparation évangélique*, IX, 18.

3. Selon *Odyssée*, XXII, 330, Terpès est père de Phémios. Sur ce dernier, *cf. infra*, p. LXII.

4. Sur Méon père d'Homère, *cf.* Ovide, *Tristes*, IV, 10, 22 et 23 : « Souvent mon père me dit : Pourquoi t'attacher à une vaine occupation [la poésie] ? Le fils même de Méon n'a laissé aucune richesse ! »

5. Ou Dmasagoras, *cf. infra*, p. LXXXIV.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

tillons. L'adjectif δαήμων ou δαίμων, en effet, qui signifie « savant », « connaisseur », est à l'origine du nom δαίμων, « démon », « divinité ». D'après une tradition, c'est précisément une divinité (δαίμων) qui s'unit à la jeune fille. Certains l'identifient au dieu fluvial Mélès ; d'autres à un compagnon divin du chœur des Muses ; d'autres encore, au chef de ce chœur, Apollon lui-même[6]. Philostrate a laissé la description détaillée d'une peinture antique illustrant la rencontre amoureuse de Crithéis et du fleuve personnifié Mélès :

> Voici un autre récit, issu non de la Thessalie mais de l'Ionie. C'est en Ionie que Crithéis s'éprend de Mélès.
> Il se présente sous les traits d'un éphèbe, entièrement visible pour le spectateur, son embouchure se situant près de sa source. Elle en boit sans avoir soif, elle se saisit de l'eau, elle répond au bruit de son écoulement comme si l'eau parlait, elle y verse des larmes d'amour, et le fleuve, qui l'aime en retour, se réjouit de leur union. Ce qui donne de la grâce à la peinture, c'est précisément Mélès étendu parmi les crocus, les lotus et les hyacinthes, joyeux d'être dans la fleur de l'âge et offrant l'aspect d'un tendre jeune homme qui ne manque pas d'intelligence. On dirait que les yeux de Mélès contemplent quelque chose de poétique. Sa grâce réside aussi dans le fait qu'il ne fait pas jaillir ses sources avec impétuosité, comme c'est la coutume dans les représentations grossières des fleuves, mais que, tout en grattant la terre du bout des doigts, il tient la main sous l'eau qui s'écoule sans bruit. Il nous apparaît donc, ainsi qu'à Crithéis, comme de l'eau et il s'apparente, comme on dit, à un songe. Mais ce n'est pas un songe, Crithéis, et ce n'est pas dans de l'eau que tu graves ton amour ! Car le fleuve t'aime, je le sais pertinemment, et il imagine subtilement pour vous quelque chambre nuptiale, en soulevant une vague qui abritera votre couche. Si tu ne me crois pas, je te décrirai encore l'artifice de la chambre : une légère brise s'y est insinuée pour la rendre voûtée, sonore et même fleurie ; car le reflet du Soleil ajoute de la couleur à l'eau en suspens.
> [...] Si tu le désires, décrivons aussi Crithéis, puisque cela te plaît, dis-tu, quand le discours aborde ces sujets. Eh bien ! elle est d'allure gracieuse et typiquement ionienne. Son visage est marqué par la

6. En quelque sorte, Apollon est le père du poète, *cf.* le vers anonyme cité par Synésius, *Dion*, XV, 4 : « Apollon s'est approprié la poésie d'Homère comme si elle lui appartenait : "Je chantais et le divin Homère mettait par écrit" ». Il faut noter que beaucoup d'oracles attribués à Apollon ont été rédigés dans un style typiquement homérique.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

pudeur dont la teinte couvre les joues. Sa chevelure est ramenée derrière les oreilles et couronnée d'un bandeau de pourpre ; bandeau offert, je suppose, par une Néréïde ou Naïade, puisque ces déesses se réunissent naturellement en un chœur à proximité de Mélès dont les sources ne sont pas éloignées de l'embouchure[7]. Son regard est si doux et simple que même les larmes n'en modifient point l'amabilité. Sa gorge est d'autant plus charmante qu'elle n'est pas ornée. [...] Examinons les mains : les doigts en sont tendres, d'une longueur gracieuse, et aussi blancs que les bras. On voit même à quel point la blancheur du bras est mis en évidence par celle du vêtement ; et comment ses seins bien droits laissent deviner leur éclat.

Que viennent donc faire ici les Muses ? Pourquoi se trouvent-elles près des sources du Mélès (Μέλητος) ? Au temps où les Athéniens colonisaient l'Ionie, les Muses guidaient leur flotte sous la forme d'abeilles (μελιττῶν) ; car l'Ionie leur agréait à cause du Mélès (Μέλητα) dont l'eau est plus agréable à boire que celle du Céphisos et de l'Olmée[8]. Il leur arrive donc parfois de danser dans ce lieu. Mais en ce moment, c'est la naissance d'Homère, décidée par les Moires, que filent les Muses ; et grâce à son fils, le Mélès permettra au Pénée d'avoir ses « tourbillons d'argent », au Titarésios de couler avec facilité et légèreté, à l'Énipée d'être « divin », à l'Axios d'être « très beau », aux Xanthe d'être issu de Zeus, et à l'Océan d'être à l'origine de tous les autres[9].

Dans ce contexte, la mère d'Homère ne pouvait pas manquer de se voir, elle aussi, attribuer un caractère divin. Certains l'identifient à la Muse Calliope ; d'autres, à Métis, nom de la déesse assimilée à la « Sagesse ». Comparable à cette dernière généalogie, et lourde de sens, est celle qui fait du poète le fils d'Eumétis, la « Sage », fille d'Évépès, l'« Éloquent », fils de Mnésigène. D'autres encore font de Créthéis une nymphe, ce qui s'accorde avec la naissance du poète au bord d'un fleuve, séjour habituel des nymphes.

7. Ce bandeau teint de pourpre marine (ἁλουργής), offert par les Naïades, est une allusion assez nette à Homère, *Odyssée*, XIII, 103 à 109, et au commentaire de Porphyre, *L'Antre des nymphes*, 14, *cf. infra*, p. 284.
8. Pausanias, *Description de la Grèce*, VII, 5, 12, précise : « Les Smyrnéens ont le fleuve Mélès, dont l'eau est très belle, et dont les sources sont flanquées d'un antre où, dit-on, Homère créa ses poèmes épiques ».
9. Philostrate, *Images*, II, 8. Les fleuves mentionnés ont tous été immortalisés par Homère, *cf. Iliade*, II, 751 et ss., etc.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

Enfin, il existe d'autres traditions sur les origines du poète, dont plusieurs nous paraissent dignes d'attention. Nous en parlerons vers la fin de cette étude.

Revenons au point où nous avons laissé l'histoire : Créthéis enfante Mélésigène à Smyrne. L'auteur Firmicus Maternus nous a laissé des détails sur l'horoscope du futur poète[10]. Homère est né sous le signe du Capricorne. Son ascendant se situe à la fin du Sagittaire où se trouvent aussi, conjoints, Mars, Mercure et Vénus ; tous sont opposés à Jupiter placé en Gémeaux. Saturne se trouve en Lion, dans la maison IX. Enfin, la Lune est située dans la maison V, en Bélier, au quatrième ou cinquième degré de ce signe ; position qui prédispose à la cécité.

Avant l'accouchement, Méon aurait donné Créthéis en mariage à Phémios, un maître d'école vivant à Smyrne. D'après une autre source, la jeune mère quitte la maison d'Isménias pour subvenir elle-même à ses besoins et à ceux de son fils, avant de se faire engager par Phémios comme travailleuse de laine : sa bonne conduite plaît tellement au célibataire qu'il lui propose de l'épouser, ce qu'elle accepte.

Le nouveau mari honore aussi sa promesse d'adopter le jeune garçon, de l'éduquer et de l'instruire pour en faire quelqu'un de réputé. Il avait en effet observé l'intelligence et les bonnes dispositions de Mélésigène qui, très vite, l'emportait sur tous ses condisciples. Devenu adulte, le garçon ne le cède en aucune discipline à son maître même. Le poète, reconnaissant, lui rendra plus tard le plus grand des hommages, en l'immortalisant dans l'*Odyssée* sous les traits d'un cithariste autodidacte et divinement inspiré[11].

10. *Cf.* Firmicus Maternus, *Mathesis (Science astrologique)* , VI, 30, 23.

11. *Cf.* notamment *Odyssée*, XXII, 330 et ss. Le terme αὐτοδίδακτος se trouve au vers 347. Tzetzès, *Allégories sur l'Iliade*, « Prolégomènes », 67 à 75, cite Pronapidès, condisciple d'Orphée et d'Héraclès, comme instructeur du poète (voir aussi Tzetzès, *Chiliades*, XIII, 496, 633). Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, t. I, p. 516, ll. 24 et 25, connaît deux autres maîtres au poète, sans préciser dans quelles circonstances ce dernier les a fréquentés : Aristée de Proconnèse et Créophyle de Samos. Dans Platon, *République*, X, 600b et c, l'interlocuteur de Socrate cite Créophyle non comme maître mais comme disciple d'Homère qui, par ailleurs, l'aurait plutôt négligé.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

En mourant, Phémios lègue tous ses biens à son fils adoptif. Sa mort est bientôt suivie par celle de Créthéis, encore qu'une autre version la fasse expirer peu après la naissance de Mélésigène.

Ce dernier hérite donc de l'école dont il devient le nouveau maître. Son savoir et ses talents innés, sans doute avant tout littéraires, lui acquirent peu à peu la renommée. Il reçoit régulièrement la visite non seulement de ses concitoyens, mais aussi de nombreux étrangers qui passent par Smyrne, ville très commerçante. L'un d'entre eux, Mentès de Leucade, homme éminemment cultivé, propose à Mélésigène d'abandonner son école pour l'accompagner lors de ses navigations : il ne manquerait de rien et aurait le loisir d'apprendre à connaître *de visu* de nombreuses cités et régions. Répondant peut-être à une vocation poétique qui commence à se dessiner, le jeune homme accepte l'offre généreuse.

Les voyages en compagnie de Mentès conduisent Mélésigène jusqu'aux péninsules italique et ibérique. Vraisemblablement, il met soigneusement par écrit tout ce que ses yeux et oreilles enregistrent, et dont on retrouvera la trace dans les descriptions minutieuses qui caractérisent ses œuvres[12].

Un jour, les deux compagnons débarquent en Ithaque, sur la côte occidentale de la Grèce, non loin de l'île de Leucade dont Mentès est originaire. Mélésigène avait contracté une grave affection oculaire qui nécessitait des soins importants. Devant se rendre à Leucade, Mentès confie le malade à son grand ami Mentor, fils d'Alcimos, le plus juste et le plus hospitalier des habitants d'Ithaque, dont la sollicitude lui fait heureusement recouvrer la santé. Mentor sera lui aussi immortalisé dans l'*Odyssée*, comme « compagnon de l'irréprochable Ulysse »[13]. C'est précisément lors

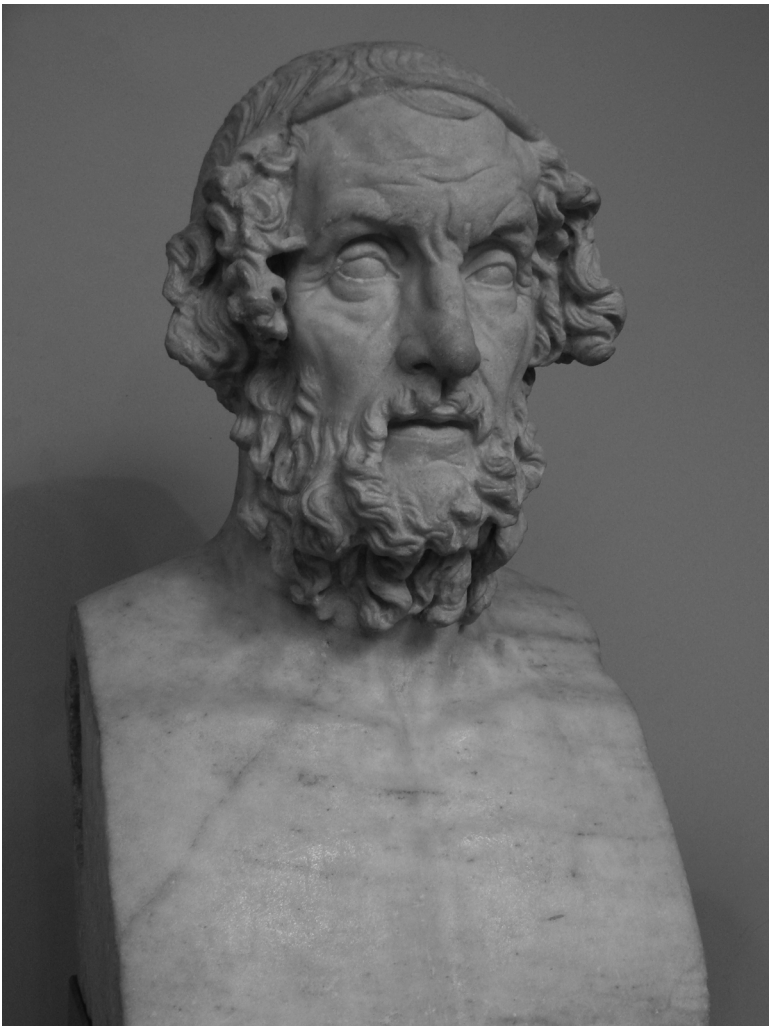
12. On trouve peut-être un écho de ces voyages dans les vers d'ouverture de l'*Odyssée* (I, 3 et 4) : « Nombreux furent les hommes dont il visita les cités et dont il connut l'esprit ; nombreuses furent sur mer les douleurs dont souffrit son cœur ». Nous verrons bientôt qu'Homère connut, lors de son périple, une terrible épreuve.

13. *Odyssée*, II, 225.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

Apothéose d'Homère (IIIe siècle avant J.-C.) : Zeus (registre supérieur),
les Muses (registres intermédiaires), Homère flanqué de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* personnifiées ;
parmi les femmes qui lui font face, la Nature et la Sagesse (registre inférieur).

©BEYA asbl. Tous droits réservés.



Buste d'Homère (copie romaine d'un original grec du IIe siècle avant J.-C.)

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

de son long séjour en Ithaque que Mélésigène apprend à connaître l'histoire d'Ulysse.

Fidèle à sa promesse, Mentès revient de Leucade chercher son compagnon de route rétabli, et leur voyage commun se poursuit encore longtemps. Nous n'avons pas plus de précisions sur les différentes étapes. Quoiqu'il en soit, le généreux Mentès aura mérité à son tour un rôle glorieux dans l'*Odyssée*.

Rentré enfin en Asie mineure, plus exactement dans la cité ionienne de Colophon, Mélésigène fait une rechute et devient définitivement aveugle. En exerçant à nouveau le métier de maître d'école, il y aurait commencé sa carrière poétique, notamment en rédigeant le poème burlesque *Margitès*[14]. Il remonte ensuite vers le nord et retourne à Smyrne. Il se consacrera désormais exclusivement à la poésie. C'est à cette époque décisive qu'il se voit imposer un nouveau nom : Homère (Ὅμηρος).

Arrêtons-nous à cette nouvelle appellation que l'usage a consacrée. La tradition lui prête plusieurs explications qui, d'ailleurs, ne s'excluent pas nécessairement.

Selon la première explication, il s'agit d'un surnom dont Mélésigène avait hérité dès son enfance[15]. Son père, en effet, aurait été donné comme otage (ὅμηρος) par les Cypriotes aux Perses ; dans quelles circonstances, nous l'ignorons[16]. Une source précise que le garçon avait été lui-même cet otage ; une autre, que c'étaient les Smyrnéens qui avaient été contraints de le livrer, soit aux habitants de Chios, une île ionienne, soit à ceux de Colophon. Dans ce dernier cas, l'origine du surnom est une nouvelle fois liée à un voyage entre Smyrne et Colophon. Le statut d'otage révélerait une naissance plutôt illustre. À ce propos, on se

14. Dans ses vers d'ouverture, le *Margitès* précise que l'aède « vint à Colophon [...] avec, dans ses mains, une lyre bien sonnante ».

15. On peut faire une comparaison avec l'empereur romain Caius que, depuis son enfance, on surnomme *Caligula*, « Petite Sandale ».

16. *Cf.* Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, t. I, p. 6, ll. 21 à 24 : « Les ὅμηρα (« gages de paix ») tirent leur nom, dit-on, de ὁμοῦ (« ensemble ») et ἀρῶ, « accorder », car les otages engagent à l'unanimité harmonieuse ceux que la lutte désunit et sépare ». Voir *ibid.*, p. 621, ll. 27 et 28.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

rappellera l'adoption de Mélésigène par le roi lydien Méon qui séjournait à Smyrne.

La deuxième explication s'inscrit dans le cadre de cette même adoption. Elle prétend que les Lydiens, pressés par les Éoliens, s'apprêtaient à abandonner la ville de Smyrne qu'ils occupaient. Ayant entendu les hérauts inviter au départ ceux qui le désiraient, le petit Mélésigène s'écria qu'il voulait lui aussi accompagner (ὁμηρεῖν) les fuyards.

La troisième présente Homère comme déjà adulte quand il acquiert son surnom ; elle semble aussi, a priori, plus obscure. Voici ce qu'écrit Hésychius de Milet pour en expliquer l'origine :

> Quand les Smyrnéens se voyaient menacés d'une guerre contre les Colophoniens [...], et qu'ils tenaient une assemblée pour en délibérer, une force divine le poussa à leur adresser la parole et à les conseiller.

On peut penser que Mélésigène conseilla précisément les Smyrnéens, selon ce qu'on leur a vu faire ci-dessus, à donner des otages à leurs ennemis. Peut-être celui qui donna cet avis en devint-il la première victime, soit involontaire soit pleinement consentante ; le surnom d'Homère aurait donc quelque chose d'ironique ou, au contraire, d'élogieux.

On peut avancer une autre hypothèse ; elle s'accorde avec les très nombreuses traces sémitiques dans le langage poétique d'Homère. Le mot hébreu *omer* (אמר), en effet, signifie « parole », « propos », « délibération » ; le mot talmudique *homer* (המר), « bon mot », « saillie », « finesse »[17]. Dans ce cas, la naissance du surnom se rattacherait à la vocation poétique, à la parole nécessairement inspirée par une « force divine ».

17. Le nom d'Homère apparaît quelquefois dans les écrits rabbiniques (*Talmud de Babylone*, *Talmud de Jérusalem*, *Midrache Tehilim*), tantôt sous la forme הומירס *(Homéros)*, tantôt sous celle de מירס *(Méros)*, *cf.* S Lieberman, « Hellenism in Jewish Palestine », dans *Texts and Studies of the Jewish Theological Seminary of America*, vol. XVIII, New York, 1950, pp. 105 à 114, avec la conclusion : « Parmi les rabbins qui connaissaient le grec, quelques-uns lisaient très probablement Homère ».

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

La dernière explication est la plus commune : dans le dialecte ionien, en particulier à Smyrne, et en éolien, notamment à Cyme et sur l'île de Lesbos, située en face de l'Éolie, « aveugle » se dit ὅμηρος. Étymologiquement, le mot désigne quelqu'un qui a besoin de guides (ὁμηρευόντων)[18].

Un récit anonyme prête à la cécité d'Homère une cause moins prosaïque que celle d'une grave maladie. Le poète, dit-on, s'était rendu au tombeau d'Achille, que la tradition situe en pays troyen, au nord-ouest de l'Asie mineure, plus exactement à Sigée (aujourd'hui Ienischer). Il y exprima le vœu de contempler le héros revêtu des armes divines jadis forgées par Héphaïstos. Sa prière fut exaucée : Achille lui apparut, mais l'éclat des armes était tel que le poète en fut littéralement ébloui à jamais. Par pitié, la mère d'Achille, la déesse Thétis, et les Muses lui accordèrent alors le talent poétique.

D'autres prétendent qu'Homère encourut la colère d'Hélène pour avoir osé écrire qu'elle s'était séparée de son premier mari au profit de Pâris ; ce courroux causa sa cécité. Une nuit, l'esprit de l'héroïne lui apparut et l'exhorta à brûler ses poèmes, ce qu'il n'eut pas le cœur de faire[19].

Un seul auteur décrit Homère comme étant devenu aveugle dès son enfance. Mais il ajoute aussitôt :

18. D'après Éphore de Cyme, dans son *Histoire locale*, le verbe ὁμηρεύω a le même sens que ἡγέομαι, « guider ». D'après Isaac Porphyrogénète, cependant, certains le traduisent par « être envoyé comme ambassadeur », pour le rattacher à une mission confiée au poète par les Ioniens auprès des habitants de Chios. Comme Isaac Porphyrogénète, Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, t. I, p. 6, ll. 19 et 20, propose encore une autre étymologie : « Le mot dérive de μὴ ὁρᾶν (“ne pas voir”), comme si on disait μήορος (“non voyant”), et après métathèse ὅμηρος ». Enfin, voici l'explication originale proposée, dans son *Omeros*, par le poète Derek Wallcott (prix Nobel de littérature en 1992) : « “Ô” était l'invocation de la conque ; “mer”, à la fois “mère” et “mer” dans notre patois des Antilles ; “os”, un os gris, et le blanc déferlement des vagues qui s'écrasent et étendent leur frange sifflante sur le bord d'une plage ».

19. Cette histoire rappelle évidemment celle de Stésichore (VI^e siècle), *cf. infra*, p. 813. Socrate fait allusion à la mésaventure des deux poètes dans Platon, *Phèdre*, 243a et b.

©BEYA asbl. Tous droits réservés.

> La vérité, c'est qu'il ne s'est pas laissé vaincre par l'appétit sexuel, qui commence par les yeux : voilà pourquoi on l'a décrit comme aveugle[20] !

Un dernier, enfin, écrit :

> Sur la cécité d'Homère, il existe différentes versions. Selon les uns, il était aveugle dès la naissance, c'est-à-dire en venant au monde. Selon d'autres, au temps où il faisait paître son troupeau près du tombeau d'Achille, il répandit pour le héros un grand nombre de libations et de couronnes et l'invoqua afin qu'il lui apparût : le héros apparut dans tout l'éclat de son armure et Homère, ne supportant pas la vue et la splendeur des armes, devint aveugle. Selon d'autres encore, il prétendit qu'Hélène avait été ravie et emmenée à Ilium par Alexandre, qui l'épousa : la colère de l'héroïne qu'il avait outragée lui valut de devenir aveugle[21].

La cécité est-elle pour quelque chose dans l'indigence qui finit par s'emparer d'Homère ? Peut-être aussi un intendant peu scrupuleux a-t-il joué un rôle néfaste :

> Thersitès était un intendant du poète, qui gérait mal les finances. Le poète ne parvint pas à le faire condamner, car il corrompait les juges par des cadeaux et s'attirait ainsi leurs suffrages. Il résolut alors de s'en venger en insérant le nom de Thersitès dans son œuvre poétique et en l'attribuant à un homme disgracieux et bon à rien. Voilà donc comment il le décrivit, et comment il en laissa un souvenir peu honorable à la postérité[22].

Toujours est-il qu'à nouveau, le poète quitte Smyrne pour gagner désormais sa vie comme poète ambulant. Nous le verrons voyager de ville en ville, récitant ses poèmes avec un succès grandissant[23].

20. Cette interprétation philosophique de la cécité d'Homère rejoint celle de Proclus, *cf. infra*, p. 424. Dante, *Divine Comédie*, « Purgatoire », XXII, 103, semble lui aussi prêter à la cécité du poète un sens autre qu'historique ; elle désignerait les limbes. Lucien, *Histoires vraies*, II, 20, constate *de visu* que le poète « n'était même pas aveugle ».
21. Hermias, *Commentaire sur le Phèdre*, Librairie É. Bouillon, Paris, 1901, p. 75.
22. Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, t. I, p. 311, ll. 11 à 15. Le poète ridiculisera Thersitès dans *Iliade*, II, 211 et ss.
23. Socrate fait lui aussi allusion à la vie errante d'Homère, *cf.* Platon, *République*, X, 600d et e.